



CRITIQUE

ARTS



LE MUSÉE IMAGINAIRE

PHOTO
VIK MUNIZ

Avec des nouilles ou du caviar, le Brésilien Vik Muniz plagie des chefs-d'œuvre. Distrayant.

Vik Muniz adore jouer avec la nourriture. Il reconstitue ainsi, dans le fond d'une assiette, la *Tête de Méduse*, du Caravage, avec de la sauce tomate et des spaghettis qui grouillent comme les cheveux transformés en serpents par la déesse Athéna. Avec du beurre de cacahuète et de la gelée, il refait la Joconde. De la sauce au chocolat lui sert à la confection

du visage de Sigmund Freud. Le Brésilien utilise également du caviar, des diamants, des journaux déchirés, et même des ordures, pour reproduire des portraits d'icônes – Liz Taylor, Catherine Deneuve, Marilyn Monroe – ou des chefs-

La Joconde revisitée à la confiture. Babar au musée. Et un bus londonien tout en rondeurs pour s'amuser. Les journalistes de "Télérama" ne travaillent pas en culottes courtes mais ils ont gardé leur âme d'enfant!

d'œuvre – *Les Demoiselles d'Avignon*, de Picasso, « Nymphéas », de Monet, ou l'une des natures mortes aux pommes de Cézanne. Une fois réalisés, Vik Muniz photographie ses plagiats et les agrandit en très grands formats. Cent dix d'entre eux métamorphosent les stricts étages de l'hôtel de Caumont, de la Collection Lambert en Avignon, en un distrayant théâtre de l'illusion. Ça en jette.

Star de l'art contemporain international, Vik Muniz a tout pour plaire à un large public. Jusqu'à sa biographie, qui tient du conte de fées. Né à São Paulo en 1961 dans une famille très pauvre, il grandit dans une favela. A 20 ans, il est blessé accidentellement par balle et,

pour se faire pardonner, le tireur lui paie un billet d'avion pour la destination de ses rêves, les Etats-Unis. Après avoir gagné sa vie en rangeant les chariots sur les parkings de supermarché, Muniz sympathise avec les milieux branchés de New York et se lance dans la photographie. Un reportage, en 1996, sur les gamins de l'île de Saint-Kitts, aux Antilles, lance sa carrière. Il a l'idée de recomposer leurs portraits souriants avec du sucre produit localement. C'est amusant et ça a du sens. Le sucre représente la douceur de l'enfance, permise grâce au travail très dur de leurs parents, des coupeurs de canne.

Sa plus récente réalisation se déroule à Rio, avec les *cata-dores*, les travailleurs misérables de Jardim Gramacho, la plus grande décharge de la planète. Muniz les photographie dans des scènes empruntées à la peinture classique – le *Marat assassiné*, de David, par exemple – et reconstitue l'image avec des ordures. Primé aux Oscars de 2011, le film qui en fut tiré, *Waste Land*, raconte l'aventure qui se termine par la remise aux *cata-dores* des 350 000 dollars, somme des enchères remportées lors d'une vente à New York.

A la fois généreux et malin, Vik Muniz n'atteint pas l'inspiration du photographe canadien Jeff Wall, qui, lui, « adapte » des œuvres célèbres. Comme la *Mort de Sardanapale*, de Delacroix, qu'il transforme en *Chambre détruite*. Le Brésilien se contente de les plagier. Il s'en sert pour nous distraire. Ça marche bien, et même très bien.

LUC DESBENOIT

| Jusqu'au 13 mai, Collection Lambert, Avignon (84) | Tel . 04-90-16-56-20
| Catalogue ed Actes Sud, 176 p., 32 €



DES SPAGHETTIS, DE LA SAUCE TOMATE, DU DOIGTÉ, ET VOILA UNE ALLECHANTE "TÊTE DE MÉDUSE".



LES HISTOIRES DE BABAR
DESSINS, JOUETS

Babar, ça plaît énormément. Nées il y a quatre-vingts ans sous le crayon du peintre Jean de Brunhoff, à qui succède son fils Laurent en 1937, les aventures de l'éléphant au « costume d'une agréable couleur verte » séduisent des générations d'enfants de tous les pays. Babar promène ses guêtres blanches un peu partout : il dessine les plans, bien ordonnés, de Célesteville, visite l'Amérique, et voyage même jusque sur « la planète molle ».

On redécouvre avec plaisir l'univers du pachyderme au nœud pap : la vieille dame, le singe Zéphir, le doyen Cornélius, Hatchibombotar le balayeur... On admire le talent de conteur des Brunhoff père et fils. Mais contempler Babar sous toutes les coutures, des planches originales – à hauteur d'enfant, une bonne idée – aux multiples produits dérivés, c'est un peu court. On aurait aimé que les éclairages complémentaires apportés par le catalogue soient davantage présents dans l'expo : le rôle de la couleur dans Babar, le sens de l'élégance du personnage, et même, pourquoi pas, le côté vieille France un peu figé des albums. Le roi des éléphants a la peau assez dure pour supporter une petite égratignure.

XAVIER DE JARCY
| Jusqu'au 2 septembre aux Arts décoratifs, Paris 1^{er} | Tél. : 01-44-55-57-50
| Catalogue, éd. Les Arts décoratifs/BNF, 160 p., 35 €.

LA CHRONIQUE D'OLIVIER CENA

Les crépuscules des deux

L'ÎLE
PEINTURE
CLAIRE TABOURET

100, BOULEVARD DU MONTPARNASSE
LIVRE
ANNE GOROUBEN

Elle s'appelle Claire Tabouret. Elle a 30 ans. Elle peint. Elle filme aussi, parfois, des paysages dont elle reprend des images dans ses tableaux. Ici encore la photographie est mauvaise conseillère ; elle tétanise le trait que la peinture tente ensuite, tant bien que mal, de ranimer. Fort heureusement, Claire Tabouret a la bonne idée de ne peindre que des paysages au crépuscule ou des nocturnes aux lumières lunaires. Ce genre de clair-obscur s'accommode très bien de la fixité. Dans *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, Swann remarque avec justesse que « le clair de lune empêche les feuilles de bouger » – Proust ne parle alors pas de peinture mais de musique, de l'effet produit par la fameuse « petite phrase » de la sonate de Vinteuil que Swann compare au « bois de Boulogne tombé en catalepsie ».

Dans la nouvelle série de peintures de Claire Tabouret, c'est l'eau qui paraît frappée de catalepsie. On devine – ou on se raconte – qu'il y a eu une catastrophe, que l'eau a soudainement monté et envahi la terre, pas un déluge mais un cataclysme, un ouragan, Katrina détruisant la Nouvelle-Orléans ou quelque chose comme ça. Puis le vent s'est tu. L'eau a cessé de monter. Le pays est devenu un lac immobile. On imagine le silence. La barque sur laquelle des hommes se sont réfugiés paraît elle-même

inerte. Plus rien ne bouge ; les corps se sont tassés ; un engourdissement semble avoir saisi le monde. Les couleurs sont en grisailles, un peu ternies, parfois rehaussées d'un jaune pâle – *Les Solitaires*, 2011, où le dessin légèrement abstrait, plus schématique, et quelques transparences rappellent l'œuvre de Marc Desgrandchamps. Claire Tabouret réserve les teintes plus vives, parfois acides, à la série des Maisons inondées, des petits formats évoquant, eux, certaines maisons peintes par Edward Hopper – mais peut-être est-ce l'architecture américaine qui crée cette proximité ?

Elle s'appelle Anne Gorouben. Elle a 52 ans. Elle dessine. Elle peint aussi, mais il s'agit ici de dessins et de littérature. Elle dit ne s'être inspirée qu'une seule fois d'une photographie : il lui fallait décrire la rue de Rennes à Paris bombardée pendant la Seconde Guerre mondiale et elle a utilisé une image de Beyrouth. Sinon, elle imagine. Elle reconstitue le passé : l'histoire de son père, jeune enfant juif parisien durant l'Occupation, de ses

grands-parents immigrés venant de Pologne et d'Ukraine, de ceux qui sont restés cachés par des Justes, de ceux qui sont partis, des rares qui sont revenus et de la souffrance qu'ils portent depuis. Lorsqu'il a vu ses dessins, le père d'Anne Gorouben a pleuré. « C'était comme ça », a-t-il dit.

Ce sont des dessins à la mine de plomb, sombres, eux aussi baignés par une lumière nocturne, très légèrement flous comme si on avait affaire à des souvenirs fragiles, fugaces, incertains. Anne Gorouben raconte ce qu'on lui a raconté, ce qu'on lui a longtemps caché. Elle dit son propre malaise face à son identité juive que ses parents voulaient sinon cacher, du moins taire. Elle écrit et dessine cette quête avec une simplicité remarquable et bouleversante. Et c'est peut-être cela qui manque encore à Claire Tabouret – mais elle est jeune –, cette part intime insufflant à toute œuvre un supplément de vie. | « L'île », jusqu'au 18 fév., galerie Isabelle Gounod, Paris 3^e Tél. : 01-48-04-04-80 | 100, boulevard du Montparnasse, éd. Les Cahiers Dessinés, 124 p., 18 €



« MAISON INONDÉE 10' », CLAIRE TABOURET, 2011.

BEAU GESTE



**ON N'EST PAS
SÉRIEUX QUAND
ON A... 50 ANS
PEINTURE**

« Souvenez-vous de ce jour, on dira que c'est ici que tout a commencé », proclame André Malraux le 24 juin 1961 en inaugurant le bâtiment qui portera plus tard son nom. Au Havre, le ministre coupe le ruban du nouveau « musée-maison de la culture », concept révolutionnaire d'un lieu pour tous où se mêlent expositions, spectacles, événements. Premier musée construit dans l'après-guerre, et première maison de la culture. Devant les baies croise le paquebot *France*.

A l'intérieur, des toiles anciennes ou des œuvres de l'école de Paris (Lanskoy, Léger, Villon, Pignon, Manessier) sont accrochées sur des cimaises mobiles, qui peuvent laisser la place pour un concert ou une pièce de théâtre. Le « musée-maison de la culture » restera polyvalent jusqu'à ce qu'un spectacle de cracheurs de feu, se tenant à deux doigts des collections d'art, marque la fin des enthousiasmes, en 1967. Belle utopie, mais manque d'hommes, de moyens et de place pour y parvenir. La maison de la culture déménage, le musée reste. Il fête aujourd'hui son demi-siècle, réinventant pour l'occasion ces multiples accrochages qui ont fait sa singularité. Quatorze expositions y racontent son histoire. Belle limpidité dans la maturité. **SOPHIE CACHON**
| Jusqu'au 29 janvier au MuMa (musée d'Art moderne André-Malraux), Le Havre (76) | Tél. : 02-35-19-62-77
| Catalogues coéd. Somogy/MuMa.

OLIVIER OUADAH | HEATHERWICK STUDIO



LES ARTS DE L'ISLAM BIENTÔT À L'ABRI DE CETTE RÉSILLE DIAPHANE.



LE PAVILLON DES ARTS DE L'ISLAM

DU MUSÉE DU LOUVRE
ARCHITECTURE

RUDY RICCIOTTI & MARIO BELLINI, ARCHITECTES

Un "voile libéré" se dépose sur la cour Visconti du Louvre. Qui renoue avec la modernité.

Ne dites pas « tente bédouine ». Encore moins « tapis volant » ! Le nouveau pavillon des arts de l'Islam du musée du Louvre est « un voile libéré » pour l'un de ses architectes, Rudy Ricciotti ; « une aile de libellule » pour l'autre, Mario Bellini. Vingt ans après la pyramide de Pei, notre plus grand musée du monde renoue avec la modernité architecturale : dans la cour Visconti (1852), jusque-là inaccessible, un bâtiment s'est immiscé. Mais, plutôt que d'accrocher pares-

seusement sur les quatre murs une simple verrière, le projet lauréat proposait de creuser la cour sur douze mètres et deux niveaux, et de couvrir l'ensemble d'une toiture dorée qui ondule comme un foulard au vent. Souvent, dans ce type de programme, les belles intentions passent à la moulinette des contraintes réglementaires et tout finit par peser des tonnes.

Là, malgré les échafaudages et les engins qui encombrant encore le chantier – le pavillon

n'ouvrira au public qu'à l'été –, cet étonnant vélum de quelque 135 tonnes de verre et de fer paraît ne reposer sur rien. Autour, point de murs, mais de grandes baies. Et comme seuls soutiens, huit poteaux presque grêles. Cette impression tient aussi à la structure même de « l'aile de libellule » : une charpente de métal fin supportant une couche de verre prise entre deux résilles d'aluminium qui tamisent la couleur du temps. Un coup de soleil réveille d'ailleurs les façades néoclassiques de l'aile Denon qui, soudain visibles de l'intérieur du pavillon, apparaissent, comme un mirage, floues et mordorées. Coût de l'opération : 100 millions d'euros, dont 30 millions d'argent public et le reste venu, en pétrodollars, d'importants mécènes.

LUC LE CHATELIER

| Ouverture cet été | Musée du Louvre, Paris 1^{er} | Tel 01-40-20-53-17



LE NOUVEAU BUS LONDONNIEN

TRANSPORTS
**THOMAS
HEATHERWICK**

Il est rouge, rondouillard, et vient de faire ses premiers tours de roue. Il y a trois ans, Boris Johnson, le maire de Londres, avait lancé un concours pour retrouver l'esprit des *double deckers* d'antan. Un premier projet, de Norman Foster, l'avait emporté. Mais c'est l'architecte-designer Thomas Heatherwick

qui signe l'objet définitif, sympathique comme un gros jouet, et barré d'un audacieux vitrage en diagonale. Boris Johnson le voulait aussi soigné qu'un « élément de mobilier urbain », c'est réussi. Un édile conservateur qui relance le transport collectif, pendant qu'à Paris le maire socialiste promeut la voiture individuelle (mais électrique) avec Autolib', au design beaucoup moins abouti. Bon, d'accord, il y a aussi le tramway. Mais la comparaison est piquante, non ? **X.D.J.**
| www.heatherwick.com



LA NOUVELLE GRIFFE DE LONDRES